

Mt 6, 1-6.16-18 Les trois piliers de la piété juive

Ces versets sont une réinterprétation par Jésus des trois piliers de la piété juive : l'aumône, la prière et le jeûne. Ils opposent une *éthique du paraître*, dans laquelle le croyant assure sa vie du regard que les autres posent sur lui, à une *éthique du secret*, où l'identité ne se joue pas dans ce que fait l'homme sous le regard des autres, mais dans la relation filiale au Père qui voit dans le secret. La « récompense » (versets 1,2,5,16) est accordée sur des critères qui ne sont pas ceux du monde auquel l'ordre religieux appartient. Dans la logique du Royaume des Cieux qui est celui du secret et de l'intime, l'acte éthique ou le geste de piété sont à l'inverse de ce que l'on peut constater à l'œil nu.

La première des œuvres de piété, l'offrande, est l'occasion d'une critique de l'hypocrisie*, c'est à dire du masque* et du paraître (v.2). Dans la logique du monde, la récompense est à la mesure de l'offrande, à savoir la satisfaction de recevoir en retour ce que l'on a donné : une bonne image de soi. Au moyen d'une sentence aux limites de l'absurde (v.3), Jésus suggère que c'est à l'insu de lui-même que le croyant donne quelque chose : le secret dans lequel se fait l'offrande, concerne l'acteur lui-même, du moins une partie de lui-même ! La récompense échappe d'ailleurs à la logique de la symétrie puisque, comme ce sera le cas aux versets 6 et 18, on peut traduire littéralement : « le Père ... te rendra », sous-entendu il donnera ce qu'il jugera bon, et dont le bénéficiaire ignore la nature exacte.

La seconde des œuvres de piété est la prière. Jésus commence une nouvelle fois par dénoncer l'attitude des hypocrites* qui prient en public (v.5) et lui oppose une prière secrète, dans le lieu même de l'intime (v.6). ...

La suite du texte - les versets 7 à 15 non repris dans la lecture du jour – est la présentation de la prière donnée par Jésus aux disciples, le « Notre Père »...

La troisième œuvre de piété juive revisitée par Jésus est le jeûne. Là encore, il s'agit de prendre le contre-pied de l'hypocrite* (v.16) en ne montrant pas que l'on jeûne (v.18). Recentrer la piété dans l'intimité du sujet est, paradoxalement, la possibilité d'une véritable extériorité, puisque le Père céleste, figure de l'altérité, voit dans le secret. A l'inverse, montrer aux hommes que l'on jeûne, ne renvoie qu'à sa propre satisfaction narcissique, donc sans altérité véritable, mais dans un simple effet de miroir où l'on ne reçoit que ce que l'on donne.

Note

* hypocrite : en grec il s'agit d'un acteur, d'un comédien, un personnage qui joue un rôle et se cache derrière un masque ; ce que l'on voit de lui n'est pas lui, mais une représentation qu'il se donne pour la circonstance

Mt 4,1-11 Les tentations au désert

Le récit de la tentation, permet de vérifier ou d'éprouver la qualité de *fils* attribuée à Jésus depuis la révélation du baptême (Mt 3,13-17) : comment celui que la voix du ciel a proclamé « fils bien-aimé » (3,17) est-il « fils de Dieu » (4,3.6) ?

Le tentateur propose à Jésus de résorber l'expérience du manque, constitutive de l'humanité, par la toute-puissance qui est négation de la réalité (dans le monde des hommes, une pierre ne se transforme jamais en pain!). Sous forme d'un défi, il propose la disparition du manque, en convoquant la puissance divine qu'il suppose demeurer dans la personne d'un « fils de Dieu ». En somme, le tentateur déclare qu'est « fils de Dieu » celui qui échappe à la condition humaine : ne plus connaître ni la faim (v.3), ni la mort (v.6), et recevoir le pouvoir sur l'ensemble des royaumes du monde (v.9).

A la tentation qui suppose de ne plus connaître les épreuves et les limites que connaît tout homme, Jésus oppose son refus, fissurant ainsi la figure du Dieu définie par le tentateur. Jésus n'est « fils de Dieu » qu'en renonçant à être *dieu* au sens où le terme définit le contraire de ce qu'est l'homme.

La mention « des anges vinrent et le servaient » (v.11) est peut-être un écho à 1 R 19,1-8 : l'ange nourrit Élie, pour lui permettre de marcher quarante jours et quarante nuits vers le mont Horeb*. On peut aussi entendre que Jésus est nourri dans le désert comme le peuple autrefois recevait la manne. Le récit de la tentation, insiste sur le refus de la toute-puissance comprise comme déni de la réalité. Il invite également à une écoute symbolique des signifiants : la nourriture véritable, c'est la parole de Dieu. Est nourri celui qui, ne succombant pas à la tentation du refus de la limite, se sait dépendant de l'Autre.

Note

* *Horeb* : Le mont Horeb, souvent appelé également *Sinai*, est le lieu de la remise du Décalogue à Moïse par Dieu. C'est aussi le lieu de la rencontre d'Élie avec Dieu.

Mt 17,1-9 La Transfiguration

Le verset [*précédent*] Mt 16,28 doit être interprété avec le récit de la Transfiguration qu'il introduit : « certains » - Pierre, Jacques et Jean, les premiers appelés (voir Mt 4,17-22) qui accompagneront Jésus à Gethsémani (Mt 26,37) - vont « voir le Fils de l'homme* venir comme roi » (littéralement « dans son règne »).

Alors que Jésus prend le chemin de Jérusalem (16,21), le récit de la Transfiguration (v. 1-9) se situe, « six jours après » (v.1) la confession de Pierre, sur une « haute montagne ». C'est sur une montagne que Jésus est monté pour prononcer son premier discours (5,1), sur une montagne qu'il enverra ses disciples en mission au terme de l'évangile (28,19; voir aussi 4,8; 14,23 et 15,29). En ce lieu (une montagne) et en ce moment (un septième jour) symboliques, Jésus apparaît entouré de Moïse et Élie (« la Loi et les Prophètes », mais aussi l'accomplissement des promesses que portent ces deux personnages).

Pierre s'adresse à Jésus comme « Seigneur » et demande l'autorisation de dresser les tentes : il s'agit pour lui d'interpréter cet événement dans un cadre liturgique (la fête des Tentes, voir Dt 16,13).

La même voix céleste que lors du baptême (3,17) confirme l'identité de Jésus et invite à l'écouter. La nuée « lumineuse » (v.5) provoque la peur : le récit souligne la puissance de la Révélation qui s'offre aux disciples. Si Jésus s'entretient avec Moïse et Élie, il leur est supérieur : il n'est pas au bénéfice de quelque révélation spéciale comme eux le furent, mais il est au centre de la Révélation.

La peur des disciples est apaisée par Jésus lui-même. Ce que les disciples ont vu relève d'une expérience de révélation qu'il faut garder secrète jusqu'à la résurrection du Fils de l'homme* (v.9). Ce qu'ils viennent de vivre est une anticipation de la gloire pascale. On ne peut donc véritablement la comprendre qu'à la lumière de Pâques, qui inclut le chemin de Croix. Le Fils de l'homme* est le Fils de Dieu en gloire au prix de la Croix.

Note

* *Fils de l'homme* : Cette expression est interprétée dans le Nouveau Testament comme signifiant Jésus lui-même.

Jn 4,5-42 **La Samaritaine**

Introduction (Jn 4,4-6).

La traversée de la Samarie pour rejoindre la Galilée (v.4) était un itinéraire connu des pèlerins. Cependant pour un Juif, au Ier siècle, traverser cette région marquée par la mixité ethnique et religieuse, signifiait quitter la « Terre sainte » et se trouver en territoire impur. Cette terre cependant avait un passé prestigieux, puisqu'elle était associée à la figure du patriarche Jacob. Ces deux éléments - l'exclusion religieuse et le jeu intertextuel avec l'histoire de Jacob - vont dominer le dialogue entre Jésus et la Samaritaine.

Jésus est tout d'abord présenté dans sa radicale humanité : sous la forme d'un pèlerin fatigué qui, au plus fort de la chaleur de midi, fait halte sur la margelle du puits de Jacob. Ce détail narratif prépare l'émergence de la métaphore de l'eau.

L'eau vive (Jn 4,7-15).

Le dialogue qui se noue entre Jésus et la Samaritaine, traversé par l'ironie de part en part, met aux prises deux partenaires fort différents : le Juif Jésus, tout d'abord protégé par son incognito, et la Samaritaine, souffrant à la fois de sa condition de femme, et de son appartenance ethnico-religieuse. Le thème de l'entretien, introduit par la demande de Jésus (v.7), est celui de l'eau, le bien le plus précieux dans cette société proche-orientale, et dont la métaphore** « l'eau vive » renvoie à la « vie en plénitude » ou « vie éternelle ». Les malentendus successifs auxquels succombe la femme constituent le ressort dramatique du récit. Ils révèlent que l'interlocutrice de Jésus est incapable de dépasser une compréhension littérale des paroles de Jésus, et d'accéder à leur signification symbolique.

Le premier échange (v.7-10), initié par la demande de Jésus, suscite la réaction ironique de la femme (v.9), jouant sur la double exclusion dont elle est victime. La réponse de Jésus (v.10) prend le chemin de la révélation indirecte et inverse les rôles ; loin d'être un quémendeur, il est en réalité, dans sa personne, le don de Dieu, qui apporte au monde ce à quoi il aspire : « l'eau vive », c'est à dire la vie en plénitude telle qu'elle est offerte par Dieu.

Le second échange (v.11-15), ouvert par le second malentendu, marqué lui aussi du sceau de l'ironie, joue sur le registre du vraisemblable. Jésus ne posséderait pas l'outillage qui lui permettrait d'accéder à l'eau du puits. Il ne saurait de ce fait entrer en concurrence avec Jacob, le donateur du puits (v.11-12). Cette mise en doute amène Jésus à préciser son offre, et à opérer une distinction entre l'eau naturelle et l'eau qu'il propose (v.13-14). Cette dernière se distingue par sa capacité à calmer la soif de vie qui habite chacun, et par son pouvoir créateur qui permet de vivre une relation de plénitude avec Dieu. Cette « source jaillissant en vie éternelle » est la révélation apportée par Jésus, et dont il est l'incarnation ; après Pâques, cette révélation christologique* sera convoyée par l'Esprit (7,39). La réponse de la femme (v.15) montre qu'elle n'est pas en mesure de passer du niveau immédiat au niveau métaphorique, et qu'elle reste donc hermétique à la parole de Jésus.

La véritable adoration (Jn 4,16-26).

Face à cette communication en échec, Jésus change de stratégie. Il délaisse la thématique de l'eau vive, et se place sur le terrain de l'existence concrète de son interlocutrice. Son injonction (v.16), puis sa réponse (v.18) - qui attestent son omniscience - ne contiennent aucun jugement moral. Elles visent à ouvrir la Samaritaine à la question essentielle : la compréhension et la conduite de sa vie. La réponse de la femme (v.19-20) atteste le succès de l'opération. Elle reconnaît, cette fois-ci, en Jésus un homme de Dieu (un « prophète »), et en profite pour lui poser la question décisive : quel est le lieu adéquat pour nouer une relation avec Dieu ? Faut-il suivre la tradition juive qui prône Jérusalem, ou la tradition samaritaine qui favorise le mont Garizim** ?

La réponse de Jésus (v.21-24) opère une révolution copernicienne. Certes, en matière de salut, la tradition juive l'emporte (v.22), car elle possède la totalité de la Parole de Dieu (la Torah) alors que les Samaritains ne se réfèrent qu'au Pentateuque***. Mais l'essentiel est ailleurs : ce n'est pas la tradition qui est décisive, mais l'heure qui vient et qui est là dans la personne de Jésus (v.21.23). C'est par lui que Dieu s'adresse de façon ultime à l'humanité. Dieu n'est désormais plus lié à un lieu, ni à un temple, mais il doit être

adoré « en esprit et en vérité » (v.23-24). Il ne faut pas comprendre cette affirmation dans un sens spiritualiste. L'« esprit » dont il est question n'est pas l'esprit humain, mais celui de Dieu. Il désigne la façon dont Dieu se communique à l'être humain, tandis que la « vérité » connote le contenu de cette communication : la réalité divine. Adorer Dieu « en esprit et en vérité », c'est donc, grâce au don de l'Esprit, avoir accès à la réalité divine, porteuse de vie. La femme réagit en associant à juste titre cette offre à l'espérance messianique (v.25). S'appuyant sur cette intuition, Jésus effectue alors le dernier pas dans le processus de révélation, en disant : « Je le suis, moi qui te parle » (v.26).

Arrivée des disciples et départ de la femme (Jn 4,27-30)

Ces versets opèrent la transition entre le dialogue avec la Samaritaine et les deux entretiens qui suivent. Ils font état d'une double réaction.

La réaction des disciples d'abord (v.27) qui, en voyant Jésus en conversation avec la Samaritaine, sont choqués par cette violation des conventions sociales, sans oser en demander raison à Jésus.

La réaction de la Samaritaine ensuite (v.28-29) : en abandonnant sa cruche, la femme signale qu'elle est désormais, tout entière, mobilisée par la révélation christologique* à laquelle elle vient d'être confrontée. Son retour en ville est motivé par sa volonté de partager son expérience avec ses coreligionnaires, et de les inviter à rencontrer celui qui pourrait être le Messie. Son appel est entendu : les habitants de la ville se mettent en chemin (v.30).

L'entretien de Jésus avec ses disciples (Jn 4,31-38)

Alors que l'eau, et le malentendu qu'elle suscitait, étaient au cœur de l'entretien avec la Samaritaine, la nourriture (v.31-34) joue un rôle analogue dans l'entretien avec les disciples. Leur incompréhension (v.32) permet à Jésus de préciser son rôle d'envoyé. Le but de son séjour en Samarie, est de représenter parfaitement Dieu ; cette mission en dehors de la « Terre sainte » est l'expression de la volonté divine.

A cette déclaration sur la nourriture, succède un enseignement sur la moisson (v.35-38), articulé autour de deux proverbes typiques du monde rural.

Le premier (v.35a) postule un écart nécessaire entre les semences et la moisson. Prenant ses disciples à témoin, Jésus leur fait découvrir que cet écart s'est évanoui : les champs sont blancs (v.35b). Si l'on sait que, dans la littérature biblique, la « moisson » est une métaphore classique de l'accomplissement eschatologique****, Jésus veut dire que, par sa présence, le temps de l'attente est révolu, celui de l'accomplissement est arrivé (voir v.23). Le v.36 apporte une touche supplémentaire : il distingue le rôle du moissonneur Jésus, caractérisé par le succès de sa mission en Samarie - il a ouvert l'accès à la vie éternelle pour un grand nombre - de celui du semeur, Dieu, qui est à l'origine de toutes choses. Distinct dans l'action, ils sont unis dans la joie du succès.

Le second proverbe constate la différence nécessaire entre le semeur et le moissonneur (v.37). L'application concerne cette fois-ci les disciples (v.38). Leur tâche missionnaire est seconde par rapport à une œuvre première. Concernant cette dernière, faut-il penser à la Samaritaine ? Ou alors aux premiers missionnaires chrétiens, si l'on a en vue les lecteurs de l'évangile ?

L'entretien de Jésus avec les gens de la ville (Jn 4,39-42)

La mission de Jésus en Samarie est couronnée de succès. Dans le processus de constitution de la foi, les Samaritains franchissent deux paliers. Dans un premier temps, ils sont gagnés à la foi par le témoignage de la Samaritaine qui, pour ce faire, met en exergue l'omniscience de Jésus (v.39; voir aussi v.16.18). Dans un deuxième temps, c'est la rencontre personnelle de Jésus et l'écoute de sa parole, qui donnent à leur foi son expression achevée (v.40-42a). Jésus n'est plus seulement identifié au Messie d'un groupe particulier, sa signification est désormais universelle (v.42b : « sauveur du monde »). L'accomplissement eschatologique**** est devenu réalité (voir v.21-22).

Notes

* *christologique* : La christologie rassemble toutes les discussions et affirmations relatives à la personne même du Christ, qui permettent de définir Jésus comme le véritable envoyé du Père et le Sauveur du monde.

** *Le mont Garizim* est au nord de la province de Samarie et il porte un temple païen très actif.

*** *Pentateuque* : Il s'agit de l'ensemble constitué par les cinq premiers livres de la Bible : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome, sans les Psaumes notamment ni les Prophètes.

**** *eschatologique* : qui a trait aux fins dernières, à la « fin des temps »

Jn 9,1-41 **L'aveugle-né**

Introduction

Après le grand affrontement avec les autorités de Jérusalem, Jésus, en sortant du Temple, voit un aveugle de naissance. Le récit de sa guérison et le débat qu'elle suscite, occupent l'ensemble du chapitre 9.

Une première partie introductive (v.1-7) rapporte la guérison.

Une deuxième partie (v.8-34), qui se déroule en l'absence de Jésus, fait état du conflit d'interprétation déclenché par ce miracle. Elle se compose de quatre scènes :

- a) le dialogue des voisins avec l'aveugle guéri (v.8-12)
- b) la première comparution de l'aveugle guéri devant les autorités (v.13-17)
- c) l'audition des parents de l'aveugle guéri (v.18-23)
- d) la seconde comparution (v.24-34) qui culmine dans la condamnation du miraculé.

La troisième partie (v.39-41), qui évoque la foi de l'aveugle guéri, constitue la conclusion théologique de la séquence.

Ce récit a un caractère symbolique : en faisant état de la guérison d'un aveugle de naissance, puis de son long cheminement vers la foi, le narrateur raconte simultanément le passage de tout être humain de l'obscurité à la lumière de la foi, grâce à la révélation de Jésus.

La guérison (Jn 9,1-7)

Un aveugle de naissance, posté sur leur passage, déclenche une discussion entre Jésus et ses disciples. Elle porte sur la nature de l'action de Dieu parmi les êtres humains (v.1-5). Les disciples ont en vue un Dieu «rétributeur» qui sanctionne toute infidélité - la maladie est alors l'expression du châtement divin (v.2). Jésus, tout au contraire, est le représentant d'un Dieu qui œuvre - comme va le montrer la guérison à venir - en faveur de l'être humain, et qui veut lui donner une vie de plénitude (v.3). Dieu ne provoque pas le malheur de l'homme, mais veut se solidariser avec lui, et effacer son malheur. Cette œuvre libératrice, attachée à restaurer l'intégrité de la personne, se concrétise dans l'action historique et limitée de Jésus (v.4-5). Cette action se manifeste ici dans la guérison non sollicitée et entièrement gracieuse de Jésus.

Le conflit d'interprétations (Jn 9,8-34)

Cette action de Jésus déclenche en son absence un conflit d'interprétations (il s'agit probablement d'une allusion au temps post-pascal).

Tout d'abord ce miracle désarçonne les voisins de l'aveugle guéri. Incapables d'intégrer cet événement dans leur savoir ordinaire, ils en viennent à se disputer sur l'identité de cet homme qui, pour eux, ne peut qu'être aveugle. Devant le démenti du miraculé, ils l'appellent à s'expliquer. Ce dernier fait un rapport fidèle de sa guérison tout en confessant son ignorance sur l'auteur de sa délivrance. Sobriété, fidélité aux faits et ignorance avouée, sont les premiers pas sur le chemin de la foi.

Pour remédier à leur embarras, les voisins, qui représentent les petites gens, décident de consulter les détenteurs du savoir religieux (v.13). La Loi, jusqu'ici absente, fait son apparition. La guérison a eu lieu un jour de sabbat (v.14). Or pour ce faire, Jésus a pétri de la boue, ce qui contrevient au commandement du repos sabbatique. Tout comme les petites gens, les Pharisiens tombent rapidement dans un dilemme qui les divise : en violant la Loi, Jésus s'est certes fait pécheur, mais en, guérissant l'aveugle, il s'est révélé être un homme de Dieu (v.16).

Incapable de résoudre cette contradiction, le savoir théologique sollicite - ce qui ne manque pas d'ironie - l'avis du miraculé. Tout en restant d'une sobre fidélité aux faits, l'aveugle guéri est amené à faire un pas supplémentaire sur le chemin de la foi, en discernant en Jésus un prophète (v.17). En ce sens, la confrontation avec les Pharisiens a été productive.

Les autorités théologiques, décidées à clarifier ce cas, poursuivent la procédure. Ils convoquent les

parents du miraculé, en tant que témoins (v.18). A l'image des voisins, ils ne peuvent se résoudre à admettre le fait du miracle, prisonniers qu'ils sont de leur conception de la réalité. Leur croyance est plus forte que les faits. Si les parents confirment cependant la réalité du miracle (v.20), ils refusent en revanche de s'engager sur les modalités de la guérison (v.21). Ce n'est pas qu'ils soient dans l'ignorance, mais bien que tout savoir à ce sujet - en particulier concernant Jésus - peut s'avérer dangereux. Le narrateur fait ici allusion au conflit qui, après la mort de Jésus, a opposé la Synagogue aux premières communautés chrétiennes, et qui a abouti à la rupture entre les deux groupes*. Les parents, sans doute enracinés dans la synagogue, ne veulent pas risquer l'exclusion religieuse et sociale. Ils préfèrent taire la vérité et se défausser sur leur fils, manifestant ainsi une autre perversion du savoir. Leur comparution ne porte pas les fruits espérés et débouche sur une nouvelle aporie**.

En convoquant une seconde fois l'aveugle guéri, les autorités théologiques engagent en réalité son procès. Fortes de leur savoir, elles entendent lui faire avouer publiquement que Jésus est un pécheur, disqualifiant ainsi aussi bien sa guérison, que l'auteur de cette dernière (v.24). L'aveugle guéri refuse de se laisser prendre à ce piège, en se réclamant du seul fait constatable, sa guérison (v.25). Devant l'insistance des autorités, tout entières occupées à enquêter sur l'avenir de Jésus, il se laisse aller à un sarcasme (v.27), qui déclenche une ultime discussion sur la personne de son guérisseur. Disciples de Moïse et disciples de Jésus se réclament de la même Écriture et de la même conviction : l'exaucement de la prière par Dieu. La (fausse) fidélité à Moïse enferme les autorités judiciaires dans leur conviction que Jésus est un pécheur, tandis que la même Écriture amène l'aveugle guéri à la conclusion inverse, et à un nouveau pas sur le chemin de la foi : Jésus est un homme de Dieu (v.33). Ce n'est pas la tradition de Moïse qui est en question, mais son écoute qui ferme ou qui ouvre à l'agir du Dieu vivant. Alors qu'en s'attachant sobrement à son histoire, et en se sachant ignorant, l'aveugle est dans une posture d'écoute authentique ; les Pharisiens, prisonniers de leur système religieux, se détournent du Dieu qui vient. La conséquence en est la tragique exclusion, de la communauté religieuse, de celui qui est véritablement pieux (v.34).

Le dernier pas de l'aveugle (Jn 9,35-38)

Exclu de sa communauté historique, victime de son souci de la vérité, l'aveugle guéri retrouve le Christ qui, en toute connaissance de cause, vient à lui pour lui poser la question décisive, celle de la foi christologique*** (v.35). Si le miraculé a véritablement progressé sur le chemin de la foi, il n'est toutefois pas en mesure de faire le dernier pas. Non pas qu'il en soit incapable, mais dans le quatrième évangile, la foi christologique*** est toujours un don ; ou, si l'on préfère, une révélation. A cette révélation explicité (v.37), l'aveugle ne peut répondre que par une confession de foi et le geste qui l'accompagne. Il est arrivé au terme de sa quête.

Controverse sur l'aveuglement (Jn 9,39-41)

Le récit de controverse (9,39-41) qui suit la confession de foi de l'aveugle guéri, sert de transition entre l'épisode du chapitre 9 et le discours dit du « bon berger » (10,1-21). Face aux Pharisiens, qui figurent les autorités théologiques juives, Jésus rappelle de façon synthétique le sens de sa venue dans le monde (v.39). Elle est l'heure du jugement dernier (eschatologie**** «présentiste» !) car, confronté à la révélation, chaque être humain dévoile de manière définitive qui il est. Elle provoque un renversement des positions acquises. Comme le montre le chapitre 9 à l'exemple de l'aveugle de naissance, ceux qui s'avouent ignorants et découvrent le Christ, accèdent à la foi. En revanche, ceux qui, à l'exemple des Pharisiens, le rejettent au nom de leur prétendu savoir, sont désormais en rupture avec le Dieu dont Jésus est l'Envoyé. Cette relation rompue est l'expression même du « péché ».

Notes

* *Malgré des conflits qui apparaissent rapidement, la rupture définitive est assez tardive, elle n'intervient pas formellement avant la fin du premier siècle.*

** *aporie : contradiction insoluble dans un raisonnement, qui fait apparaître une impasse et une impossibilité de trancher logiquement.*

*** *christologique : La christologie rassemble toutes les discussions et affirmations relatives à la personne même du Christ, qui permettent de définir Jésus comme le véritable envoyé du Père et le Sauveur du monde.*

**** *eschatologique : qui a trait aux fins dernières, à la « fin des temps »*

Jn 11,1-45

Le retour à la vie de Lazare

Le chapitre 11 constitue le point culminant et l'achèvement de la révélation devant le monde. Dernier des sept signes* accomplis par Jésus, cet ultime miracle est à la fois le plus grand et le plus massif. Il renvoie à l'autorité de Jésus sur la vie et la mort, et il condense le sens de sa venue : apporter la vie en plénitude. Mais ce geste, aussi imposant soit-il, provoque l'échec définitif de sa mission, sanctionné qu'il est par la décision des autorités de faire mourir Jésus (voir Jn 11,53). Ainsi, si Lazare marche de la mort vers la vie, c'est la trajectoire inverse que prend Jésus.

Le récit comprend trois parties :

- a) le prologue (v.1-16)
- b) la partie principale (v.17-44) articulée en trois moments : la rencontre avec Marthe (v.17-27), celle avec Marie (v.28-37), puis la scène devant le tombeau (v.38-44)
- c) l'épilogue (v.45-57). *[NB : cette dernière partie n'est pas reprise dans le texte liturgique du jour.]*

La stratégie narrative, mise en œuvre par le récit, vise à éveiller la foi des disciples, à les faire passer d'une conception élémentaire de la foi, à une conception achevée.

Le prologue (Jn 11,1-16)

La séquence s'ouvre par la présentation des personnages : Lazare, Marthe et Marie, Jésus. Elle les situe à Béthanie, près de Jérusalem, et relate le problème à l'origine du récit. Lazare, un ami de Jésus, est gravement malade, si bien que ses sœurs sollicitent l'aide de Jésus (v.1-3). En fait, la question posée est celle du sort des croyants lorsqu'ils sont exposés à la maladie et à la mort. Interpellé, Jésus répond en plaçant la maladie de Lazare dans une perspective théologique (v.4). Cette maladie ne doit pas être envisagée dans la perspective de la mort et de l'anéantissement qu'elle entraîne, mais en lien avec la « gloire de Dieu ». En d'autres termes, elle représente l'espace dans lequel Dieu va manifester sa réalité. Or, dans la mesure où Jésus est le médiateur de la présence divine, c'est bien à travers lui que Dieu va agir. Cependant, cette glorification de Jésus présente un double aspect : certes, elle se concrétisera dans le retour de Lazare à la vie, mais simultanément, ce signe conduira Jésus à la croix, lieu de la révélation ultime de la « gloire » divine.

En demeurant deux jours de plus à l'endroit où il se trouve (v.6), Jésus affirme sa liberté par rapport aux demandes humaines, et la prévalence de son initiative. Une fois prise la décision de gagner Béthanie (v.7), il engage un dialogue avec ses disciples. Dans un premier échange (v.8-10), il signale qu'en se portant au secours de Lazare, il s'expose à la mort. Mais - comme le montre l'image de la lumière éclairant le marcheur - cette prise de risque est légitime. En effet, même si la Passion est imminente, il subsiste un espace pour la révélation, que personne ne saurait menacer. Le second échange (v.11-16) a pour objet le décès de Lazare. Si la décision de retourner en Judée signifie la mort pour Jésus, elle ouvre une perspective de vie pour Lazare. Le malentendu du v.13 permet à Jésus de préciser que Lazare a succombé à sa maladie, mais que ce décès, intervenu en l'absence de Jésus qui a tardé à venir, va s'avérer productif : il va permettre aux disciples de découvrir un nouveau « signe » qui va les appeler à une foi mieux structurée. La réaction de Thomas (v.16) est à nouveau marquée du sceau du malentendu : il voit dans le fait d'accompagner Jésus une menace mortelle et non une promesse de vie.

Jésus, Marthe et Marie (Jn 11,17-44)

Rencontre avec Marthe (v.17-27). A son arrivée, Jésus apprend que Lazare a été enseveli depuis quatre jours déjà, ce qui rend la réalité de sa mort indubitable (v.17). Le deuil, auquel participent de nombreux familiers du défunt, a donc déjà commencé (v.18-19). Marthe, à l'annonce de l'arrivée de Jésus, sort à sa rencontre (v.20). S'engage alors un dialogue qui constitue le point culminant du récit (v.21-22). Dans

une première prise de parole, Marthe caractérise Jésus d'une double façon. Tout d'abord, elle l'assimile à un guérisseur qui, s'il était venu à temps, aurait pu guérir son frère malade (v.21). Son absence néanmoins - et c'est le second élément - n'est pas définitivement irréparable. En effet, Marthe voit dans Jésus un homme qui est dans une relation privilégiée avec Dieu, et qui donc, plus que tout autre, peut voir sa prière exaucée par Dieu (v.22). A cette marque de confiance, teintée d'espérance, Jésus répond par une promesse : « Ton frère ressuscitera » (v.23). Il donne ainsi à comprendre que la mort de Lazare n'est pas indépassable ; tout au contraire, un avenir de vie, excédant la mort, lui est assuré.

Marthe interprète cette promesse conformément à la conception dominante aussi bien chez les Juifs que chez les Chrétiens du Ier siècle : par cette parole, Jésus évoquerait la résurrection des morts à la fin des temps, lors du jugement dernier (v.24). La réponse de Jésus réinterprète radicalement cette conception traditionnelle. Dans une parole en « Je suis » demeurée célèbre (v.25-26), il opère une triple correction. Tout d'abord, la résurrection n'appartient pas à un futur lointain, mais elle a lieu ici et maintenant. Deuxièmement, elle advient dans la rencontre de la personne de Jésus, et dans la foi en lui. Troisièmement, la vie ne signifie plus d'abord la vie naturelle ou la vie après la mort, mais l'existence marquée par une authentique relation à Dieu. Semblablement, la mort ne désigne plus d'abord la cessation de l'existence naturelle, mais la rupture de la relation avec Dieu. Dès lors la « vie éternelle » commence ici et maintenant, dans l'existence historique, et même la mort naturelle ne brise pas la relation nouée avec Dieu (v.25-26). Cette parole de révélation place Marthe devant la décision de la foi. Très justement, cette dernière répond, non pas en affirmant croire à la résurrection des morts, mais en confessant dans la personne de Jésus l'Envoyé ultime de Dieu venu dans le monde. Pour cela, elle se sert successivement du titre juif traditionnel (Christ), puis johannique (fils de Dieu). En cela, Marthe devient le paradigme** du croyant (voir Jn 20,31).

Rencontre avec Marie (v.28-37). A la rencontre de Jésus avec Marthe, succède celle de Marie, initiée par Marthe elle-même. Bien qu'elle soit plongée dans les rites du deuil, Marie témoigne elle-aussi de sa confiance en Jésus, en se levant immédiatement, en allant à lui, et en se prosternant devant lui. Elle exprime la même demande indirecte que sa sœur (v.32). Lorsque Jésus voit le chagrin général causé par la disparition de Lazare, et qu'il est confronté à la réalité de son tombeau, il éprouve une vive émotion (v.33-35 : « frémir intérieurement », « se troubler », « pleurer »). Bien que le texte ne formule pas la cause exacte de cette réaction affective, il semble bien (voir Jn 12,27) que Jésus frémissse et soit troublé par la présence destructrice de la mort, et qu'il pleure sur les catastrophes qu'elle engendre, lui qui est venu pour donner la vie en abondance. Les « Judéens » (littéralement les « Juifs ») interprètent les pleurs de Jésus d'une autre façon : comme l'aveu de son impuissance face au décès d'un être aimé.

Au tombeau (v.38-44). Le nouveau frémissement de Jésus dans sa marche au tombeau (v.38) signale sa résolution à agir ou, en d'autres termes, à contester le pouvoir de la mort. Son ordre d'ouvrir le tombeau se heurte à la réticence de Marthe, qui s'avère être ici en retrait par rapport à la confession de foi qu'elle avait pourtant prononcée (v.27). A ce doute, Jésus répond en indiquant que le tombeau - espace habité par la mort - va devenir, pour la foi, le lieu de la manifestation de la présence de Dieu (v.40). Face au tombeau ouvert, il prononce une prière (v.41-42) qui doit éclairer les personnes présentes sur le sens du geste qu'il va accomplir. En rappelant l'exaucement permanent dont il est le bénéficiaire, il souligne d'une part, que lui aussi reçoit tout de Dieu, d'autre part qu'il est dans une relation unique avec lui. Cette révélation de son identité paradoxale, a pour but d'amener ses auditeurs à croire en lui comme en l'Envoyé du Père. Lazare, ramené à la vie par sa seule parole (v.43) sort du tombeau (v.44). Il n'est pas ressuscité au sens des v.25-26, mais son retour à la vie naturelle a valeur de signe* : il révèle l'autorité de Jésus sur la vie et sur la mort. Le lecteur ne manquera pas de voir, dans la sortie du tombeau de Lazare, une anticipation imparfaite du tombeau vide du Christ (voir Jn 20,5-7).

Notes

* Les signes sont, dans l'évangile de Jean, l'équivalent des miracles chez Matthieu, Marc et Luc.

** paradigme : perspective reconnue d'une discipline particulière à un moment donné ; modèle de pensée, façon d'appréhender et construire une question à un moment donné ; on comprend ici que la foi est en mouvement, jusqu'à la révélation ultime apportée par le Christ